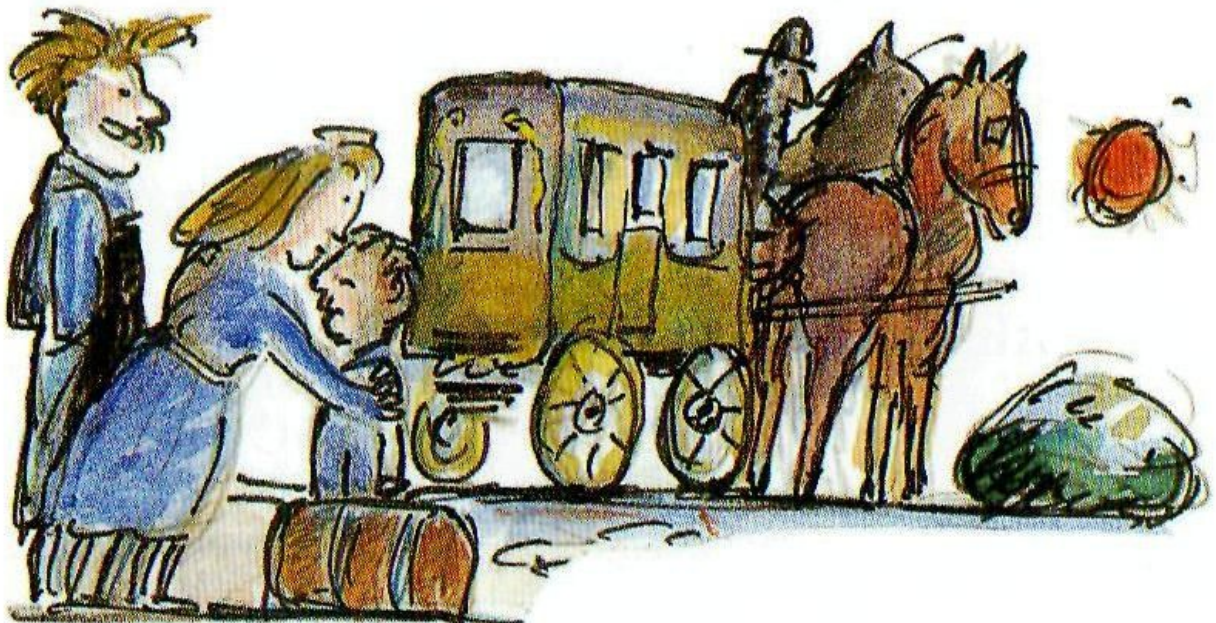


CHAPITRE 4

Le changement

Simon Braille ne disait toujours ni oui ni non. Il écrivit d'abord à l'Institut. Il avait beaucoup de questions à poser. Les réponses durent le satisfaire, car il finit par dire oui.

Et c'est ainsi que, par une froide journée de février 1819, Louis grimpa dans la diligence et prit le chemin de l'école.



L'école, cependant, n'était pas du tout telle que Louis l'avait imaginée. Le premier jour fut un cauchemar, il y avait trop de monde et trop de bruit. Près d'une centaine d'élèves aveugles vivaient dans l'Institut. Louis fut présenté à tous, l'un après l'autre. Il tenta de retenir leurs noms, mais

tous ces noms ne cessaient de se mélanger dans sa tête. Louis n'avait jamais eu autant de camarades d'école, et jamais il ne s'était senti aussi seul.

La journée finie, Louis se retrouva dans son étroit lit de pensionnaire, au milieu d'une longue rangée de lits semblables au sien. Il était fatigué, mais il ne pouvait pas dormir. Il ressentait une impression étrange, comme s'il avait avalé quelque chose de froid et dur.

Durant les dix années de sa vie, le petit Louis n'avait jamais quitté ses parents - c'était cette séparation qui lui serrait la gorge. Finalement, il enfouit sa tête dans l'oreiller et se mit à pleurer.

— Ne pleure pas, dit une voix dans le lit voisin. Tiens.

Louis sentit qu'on lui mettait un mouchoir dans la main.

— Vas-y. Souffle, dit encore la gentille voix, ne te sens-tu pas mieux ?

La voix s'était rapprochée. Louis sentit que son lit s'incurvait parce que quelqu'un s'y était assis.

— Je m'appelle Gabriel Gautier. Et toi ?

— Louis. Louis Braille, dit Louis entre deux sanglots.

— Écoute, Louis, dit Gabriel, tu as simplement le cafard des nouveaux. Tout le monde l'a, au début. Moi aussi, je l'ai eu.

— Tu... tu l'as eu aussi ?

— Oui. Mais ça passe. Dors maintenant. Demain tu te sentiras mieux.

Attends, tu verras. Bonne nuit, dit doucement Gabriel depuis son propre lit.

— Bonne nuit.

Et Louis se pelotonna sous sa couverture, il sourit même un peu, car il se sentait vraiment mieux. Il avait trouvé son premier ami.

Cette amitié lui fut d'un inestimable secours durant les semaines qui vinrent. Louis était un petit campagnard, il avait grandi au soleil et au

grand air. En ville, tout lui parut encombré et sale. Il était habitué à la propreté ; en été il se baignait tous les jours dans le ruisseau voisin. En hiver, sa mère avait en permanence une grande baignoire d'eau chaude en réserve. Mais à l'Institut, il n'y avait qu'une seule salle de bains pour tous les élèves qui n'avaient droit qu'à un seul bain par mois !

La vieille bâtisse était si grande ! L'interminable enchevêtrement de couloirs et d'escaliers où Louis se perdait sans cesse n'avait rien de commun avec la petite maison de Simon Braille. Trouverait-il jamais son chemin dans ce vieux tas de pierres ?

Le pire, c'était l'humidité. L'école se trouvait tout à côté d'une rivière, et l'air était constamment froid et humide. En arrivant à l'Institut, Louis avait de bonnes joues roses, mais il ne tarda pas à devenir aussi pâle que les autres élèves dont beaucoup souffraient d'une toux sèche chronique.

Louis pensait sans cesse à ses parents et à sa maison de Coupvray. Pourtant, petit à petit, les choses s'amélioraient. Louis s'habitua à l'école et aux étranges façons citadines. Il apprit à se mouvoir dans la vieille bâtisse. Il se fit de nombreux amis et fut trop occupé pour avoir le mal du pays ou pour être triste. Il avait des leçons du matin au soir.

La grammaire, la géographie, l'histoire, l'arithmétique, la musique - Louis aimait tout.

A dix ans, Louis Braille était l'élève le plus jeune de l'école, mais il ne tarda pas à être le premier de sa classe. « Ce garçon a les plus grandes facilités, écrivit un de ses professeurs, il n'est presque jamais nécessaire de lui répéter quelque chose. »

Tous les après-midi, les élèves allaient en tâtonnant jusqu'à l'un des ateliers. Ils y tricotaient des bonnets et des moufles, confectionnaient des pantoufles en paille et en cuir, tressaient de longs fouets pour les chevaux et les bœufs. Louis avait aidé son père pendant des années et

cet apprentissage se révéla utile. Il était adroit de ses mains et gagna même un prix de tricot et de fabrication de pantoufles.

L'heure préférée de Louis, c'était, en fin d'après-midi, celle de la leçon de musique.

Tous les élèves apprenaient à jouer d'un instrument. Louis en apprenait plusieurs, avec une préférence pour le piano. Il aimait appuyer sur les touches et en entendre le son - joyeux ou mélancolique.

Les petits aveugles ne pouvaient affronter seuls les rues encombrées de Paris. Ils restaient donc la plupart du temps à l'intérieur de l'école. Tous les jeudis, cependant, ils faisaient une promenade en ville. Il n'était pas facile de guider un si grand nombre d'aveugles dans les rues de la capitale, aussi l'école avait-elle mis au point une tactique ingénieuse : un des professeurs tenait le bout d'une longue corde, les élèves se mettaient à la file derrière lui et la longue cordée de garçons aveugles serpentait dans les rues.



Les enfants savaient qu'ils devaient avoir l'air drôle, mais ils s'en amusaient eux-mêmes en se baptisant sans la moindre honte « la bande à

la corde ».

Les rues animées firent d'abord peur à Louis. Elles étaient si différentes des tranquilles chemins campagnards ! Des cloches, des sirènes de bateau, des carrosses et des chariots dans toutes les rues et toutes les avenues. C'était vraiment trop bruyant !

Et les gens ! Il y en avait tant et tant ! Ils vous poussaient, vous bousculaient, couraient partout ! Pourquoi étaient-ils tous si pressés ? À Coupvray, personne ne courait ainsi !

Bientôt Louis sut distinguer les bruits de la ville. Il apprit à connaître les églises de Paris par le son de leurs cloches, et les bateaux sur la Seine par le bruit de leurs sirènes. Un « croc-croc » sur le pavé de la rue indiquait le passage d'un soldat, et un doux « chchch » celui d'une dame vêtue d'une robe de soie.

Louis connaissait déjà le chant des oiseaux campagnards. Il apprit le bruit des ailes des pigeons et le son que faisaient leurs pattes sur les trottoirs de la ville.

Des mois passèrent, dans une activité intense. Louis était de plus en plus heureux à l'école. Une seule chose le préoccupait, mais elle était d'importance. Louis avait bien des leçons de lecture, mais cela ne ressemblait en rien à ce qu'il avait imaginé. En 1820, il n'existait qu'une seule méthode de lecture pour aveugles : les lettres en relief. Chaque lettre de l'alphabet apparaissait en relief et c'est ainsi que les lecteurs suivaient les lignes du bout des doigts. Cela n'était pas, et de loin, aussi simple qu'il y paraît.

Certaines lettres étaient faciles à reconnaître, d'autres étaient impossibles à distinguer : Les O ressemblaient aux Q ou aux C. Les I se révélaient être des T et les R étaient souvent des B.

Louis était entêté. Il suivait les lettres sans se décourager jusqu'à ce

qu'il pût les distinguer. Puis il s'attaqua aux mots.

Mais que c'était long ! Louis était l'un des élèves les plus intelligents de l'école. Pourtant, même lui oubliait parfois le début d'une phrase quand il en était arrivé à la fin. Il lui fallait alors tout recommencer depuis le début. Il fallait des mois pour lire un livre entier de cette manière.

— Ce n'est pas de la lecture, dit-il un jour, ce n'est qu'un faux-semblant.

— C'est tout ce que nous avons, répondit le professeur, il y a des années que nous cherchons quelque chose de mieux.

Louis savait bien que c'était vrai. Il savait que bien des méthodes avaient été proposées.

Des lettres en relief et des lettres en creux, des lettres en pierre, en ficelle, en cire ou en bois. Quelqu'un avait même fait un alphabet avec des pointes d'aiguille. Louis essaya d'imaginer une page d'aiguilles !

Puis Louis apprit que la bibliothèque de l'école contenait en tout et pour tout quatorze livres ! Quatorze ! La raison en était que chaque livre devait être imprimé à la main ; les livres étaient lourds, raides et difficiles à classer. Chaque lettre devait avoir au moins sept centimètres de haut pour que les doigts des aveugles puissent la distinguer. Il n'y avait donc que peu de mots par page.

Louis se rendit compte qu'il n'y aurait jamais que très peu de livres accessibles aux aveugles. Il fallait trouver une autre méthode. Il devait bien y en avoir une ! Il ne pensait plus qu'à ce problème et il ne parla plus guère d'autre chose. Ses amis en eurent assez.

— Oh ! arrête, Louis ! lui disaient-ils.

— Mais c'est tellement important, expliqua Louis. Ne vous rendez-vous pas compte que sans livres nous ne pourrions jamais vraiment vivre !

Imaginez de quoi nous serions capables si nous avons la possibilité de

lire ! Médecins, avocats ou savants ! Écrivains même ! Nous pourrions faire

n'importe quoi !

— Très bien, dit l'un des garçons. Nous aussi nous aimerions lire. Trouve un moyen, puisque tu es si intelligent !

— Je ne peux pas, dit Louis, je suis aveugle !

Un jour de printemps de l'année 1821, l'Institut eut la visite du capitaine Charles Barbier. Le capitaine Barbier avait mis au point une méthode de transmission de messages que ses soldats utilisaient dans l'obscurité. Le capitaine pensait que cette méthode pourrait être utile aux aveugles.

L'écriture de nuit se faisait au moyen de points en relief. Chaque mot était découpé en sons et à chaque son correspondait une série de points différents. Les points s'inscrivaient sur une épaisse feuille de papier à l'aide d'un stylet. En retournant le papier, on suivait du doigt les points ainsi mis en relief.

Des points ! Les jeunes aveugles furent tout de suite très enthousiastes. Les points étaient utiles à tant de choses. D'abord, ils étaient tout petits, on pouvait en mettre une quantité étonnante sous le bout d'un seul doigt. Et on les sentait si bien !

Hélas, on se rendit compte que bien des obstacles subsistaient. On ne pouvait pas écrire de majuscules, par exemple, ni de chiffres. On ne pouvait indiquer les signes de ponctuation. Il fallait beaucoup de place, et la méthode était difficile à apprendre.

L'écriture de nuit pouvait suffire à des soldats qui devaient transmettre des messages aussi rudimentaires que « Avancez » ou « L'ennemi est derrière vous », mais elle était insuffisante pour transcrire des livres entiers, comportant beaucoup de mots.

La méthode était inutilisable, soit, mais les points ne l'étaient peut-être pas. Cette idée ne quitta plus l'esprit de Louis durant les jours qui

suivirent. Il en rêvait même la nuit, et bientôt il décida de s'y mettre lui-même : il allait inventer une méthode qui permettrait aux aveugles de lire pour de bon. Et d'écrire. Avec des points.

Ce serait rapide et facile. De toute manière, il allait s'y employer de tout son cœur. Son courage était immense, on ne le voyait pratiquement jamais sans ses « outils ». Partout il emportait de grosses feuilles de papier, un carton, pour les y poser, et un stylet. Le capitaine Barbier apprit bientôt que quelqu'un essayait d'améliorer son « écriture de nuit ». Il se rendit à l'Institut pour connaître cette personne.

Louis était très enthousiaste à l'idée de rencontrer le capitaine Barbier, l'homme qui avait inventé l'écriture de nuit, celui qui, le premier, avait communiqué grâce à des points. Le capitaine aimerait-il son idée ? Il l'espérait vivement, mais les choses se passèrent mal dès le début. Les sourcils du capitaine se soulevèrent d'étonnement quand il vit apparaître Louis. Il s'attendait à rencontrer un homme et non pas un garçon de douze ans ! Louis ne voyait pas l'étonnement du capitaine, mais il entendit bien la froideur de sa voix.

— On me dit que vous avez amélioré ma méthode ? dit le capitaine.

— Oui, oui, monsieur, répondit Louis.

— Alors ?

— Monsieur ? dit Louis, gêné.

— Expliquez, expliquez !

Louis tenta d'expliquer, mais plus il parlait, et plus il se rendait compte que le capitaine ne l'écoutait pas.

Cependant, il continua.

— M... monsieur, il y a une chose qu'il faudrait améliorer. Il faudrait trouver une façon d'écrire des mots toujours de la même manière.

— Pourquoi ? dit le capitaine.

Sa voix était glaciale.

— Pour... pour avoir des livres... beaucoup de livres.

— Pourquoi ? dit encore le capitaine.

Le capitaine ressemblait à beaucoup de gens de cette époque. Il plaignait les aveugles. Il n'aurait jamais été méchant envers eux, mais il ne croyait pas qu'ils pouvaient être aussi intelligents que les autres - les voyants. Selon lui, les aveugles devaient se contenter de choses simples, telles que pouvoir lire des notes, des directives. Pourquoi diable auraient-ils eu besoin de lire des livres !

— C'est tout ? dit le capitaine.

— Oui... Louis chuchota presque.

— Très intéressant, conclut sèchement le capitaine, j'y réfléchirai.

Mais Louis ne se faisait pas d'illusions. Le capitaine Barbier était orgueilleux. Il avait l'habitude de donner des ordres et d'être obéi. Il aurait pu accepter de telles idées venant d'un homme, mais d'un enfant ? Un petit garçon ? Non, il n'aimait pas cela, pas du tout même.

Le capitaine Barbier dit encore quelques mots, très froids. Puis la porte claqua. Il était parti.

Louis soupira. Il savait qu'il ne fallait pas compter sur le capitaine. Il devrait travailler seul.